En souple guirlande ;
Et ces mille fleurs,
Si bien enfilées
En longues filées,
Aux vives couleurs,
Si bien nuancées ;
Ainsi balancées
Aux petites mains
Des enfans qui passent,
Dansent et repassent
Aux sons des refrains
De leurs vives rondes ;
Ces milliers de fleurs,
Sur ces têtes blondes ;
Parmi les clameurs
Dont tout l'air résonne,
Font une couronne
Dont les mille tours
Parent mille amours !

V.

Adieu donc savane
Que rien ne te fane,
Que la grande voix
Des villes, parfois,
Porte à ton silence
Douce souvenance,
Des enfans joyeux
Que tu fis heureux ?

Nouvelle-Orléans, le 1er Avril 1907.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 18 Janvier 1907.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, 2nd vice-président; Bussière Rouen, secrétaire-perpétuel; Edgar Grima, sous-secrétaire; Clément Jaubert, Ludovic Lafargue, U Marinoni, Jne., et M. Véran DeJoux, Consul de France.

Le secrétaire annonce que l'Athénée a reçu par l'entremise de M. le Dr. A. de Roaldès, une brochure historique sur Colomb, par M. Henry Vignaud, premier secrétaire de l'Ambassade des Etats-Unis à Paris.

Des remerciements sont votés à M. Vignaud pour son gracieux envoi.

Le secrétaire annonce aussi que notre collègue, M. L. E. Jung, a eu la douleur de perdre sa fille aînée et que M. Pierre de Chevilly, vice-consul de France à la Nouvelle-Orléans, avait perdu son père ; et il propose que l'Athénée prenne officiellement connaissance de ces deux décès et que des compliments de condoléance soient envoyés à M. Jung et à M. de Chevilly.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité des voix.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau, et sont élus à l'unanimité :

MM. Alcée Fortier, président ; Juge Emile Rost, 1er vice-président ; Chas. T. Soniat, 2nd vice-président ; Edgar Grima, sous-secrétaire.

M. U. Marinoni Jne prend ensuite la parole et pendant près d'une demi-heure tient son auditoire sous le charme de sa parole. Il cause fort spirituellement sur le sujet qu'il s'est proposé : " A propos de rien " et donne d'une façon intéressante certaines impressions de ses différents voyages. Il termine au milieu des applaudissements répétés, et un vote de remerciements lui est accordé de tout cœur par ses collègues.

M. Fortier parle de " l'Espéranto," nouvelle langue universelle, et lit plusieurs extraits de la brochure de M. Paul Chapellier à ce sujet. La lecture de ces extraits a été écoutée avec attention par l'Athénée.

M. Chapellier est opposé à l'adoption d'aucune

langue artificielle et suggère comme langues universelles le français et l'anglais.

Après une assez longue discussion, le Président et le Secrétaire sont chargés des préparatifs pour les conférences de M. Anatole Le Braz, conférencier officiel de l'Alliance française.

L'Athénée, par un vote unanime, se joint aux autres sociétés de notre ville pour honorer la mémoire du Général Robert E. Lee, dont on célèbre le centenaire. Le Président fait l'éloge de ce grand général et de cet homme de bien dont la vie impeccable devrait servir d'exemple à tous et qui est une des plus grandes gloires des Etats-Unis.

SALLE DE L'UNION FRANÇAISE,

Rue des Remparts.

Jeudi, 14 février 1907, à 8 heures du Soir.

1ère Conférence de M. Anatole Le Braz

Vendredi, 15 février 1907, à 8 heures du Soir.

2nde Conférence de M. Anatole Le Braz.

Le conférencier officiel de la Fédération de L'Alliance Française aux Etats-Unis a choisi comme sujet de ses deux conférences " La France Celtique." Il parle avec amour de cette Bretagne qui lui est si

chère, il la fait admirer et aimer par les autres, et il se plaît à citer les hommes distingués qui ont vu le jour dans ce beau pays.

M. Le Braz est à la fois causeur spirituel et fin lettré : ses admirables et savantes conférences ont été fort goûtées par les auditoires d'élite qui y ont assisté.

L'Athénée de son côté remercie M. Le Braz d'être venu à la Nouvelle Orléans, où l'on conservera, sans nul doute, le souvenir de son talent comme conférencier et de son aimable personnalité.

Lecture et adoption des procès verbaux des séances précédentes.

Séance du 22 Mars 1907.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents: MM. Charles T. Soniat, 2nd vice-président; Bussière Rouen, secrétaire-perpétuel; U. Marinoni, Jne., M. Véran Dejoux, Consul de France et F. A. Cousin.

Le Président dit qu'il a reçu de M. Le Braz une lettre le remerciant de toutes les attentions dont il a été l'objet pendant son séjour à la Nouvelle Orléans.

M. Fortier partira lundi, 25 mars, pour assister à la réunion annuelle des délégués de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis dont il est président et à laquelle il représentera l'Athénée.

L'Athénée a reçu de M. Félix Voorhies, de la Nouvelle-Ibérie, un petit récit intitulé: "Une nuit parmi les Jay-hawkers".

M. Marinoni est prié de donner lecture de cette amusante nouvelle qui est fort appréciée de l'auditoire.

M. Rouen lit ensuite trois chansons inédites de Dominique Rouquette, que M. F. A. Cousin, un ami de notre société, a bien voulu écrire de mémoire. Le Président remercie M. Cousin au nom de l'Athénée, de son attention.

Ces trois chansons sont d'un genre différent et l'Athénée sera heureux de les publier dans ses Comptes-Rendus. M. Dominique Rouquette fut incontestablement un des plus grands poètes de la Louisiane, et ses "Fleurs d'Amérique" contiennent plusieurs poésies d'un très grand mérite.

M. Marinoni, à la demande du Président, lit deux poésies que M. le Professeur C. G. Rivot de Washington, D. C., a envoyées à l'Athénée ; ces deux morceaux sont bien écrits et révèlent chez l'auteur une tournure poétique et gracieuse. Ces compositions ont pour titre: "L'amour à quinze ans;" et "Les antiques forêts de la Gaule".

M. Bussière Rouen propose que l'Athenée donne $25 au Comité chargé de l'érection du monument du Général Beauregard. Il fait l'éloge de ce vaillant soldat qui fut un des plus grands ingénieurs militaires depuis Vauban, et qui fut pendant plusieurs années Président de l'Athénée.

Cette proposition est mise aux voix, après avoir été appuyée par M. Charles T. Soniat, et est adoptée á l'unanimité.

Le Président dit qu'il a été consulté par un des

membres du Conseil Municipal, au sujet de noms à donner à trois rues du bas de la ville. Il dit qu'il a donné ceux de " Lafrénière," le héros et martyr de la Louisiane, de " Laussat," qui fut le représentant de la France et le préfet colonial qui fut chargé de la cession de la Louisiane aux Etats-Unis, et de " Etienne de Boré " qui fut le premier maire de la Nouvelle-Orléans et le premier aussi qui réussit à produire avec profit le sucre de canne.

M. Fortier demande à ses collègues d'exprimer leur opinion au sujet de ces noms. Les choix sont approuvés.

Une Nuit Parmi les Jay-hawkers.

Nous l'aimions bien, notre vieil oncle, nous l'aimions d'autant plus qu'il était malheureux. Comme tant d'autres, il avait été ruiné par la guerre civile. A son retour de l'armée, il n'avait trouvé que ruines, là, où jadis sa petite ferme s'étalait au soleil avec une coquetterie toute féminine.

Je le vois encore avec sa moustache grise, les yeux à moitié fermés sous ses épais sourcils, fumant sa pipe et lançant d'énormes bouffées de tabac vers le plafond. Quand il fumait ainsi, il avait l'air heureux d'un Turc rêvant au paradis de Mahomet avec ses houris.

Nous avions toutes sortes d'attentions pour le vieil oncle, et pour rien au monde nous eussions voulu le froisser et lui causer la moindre peine. Il était une

véritable sensitive, et nous le savions. S'il se fût imaginé qu'il était de trop sous notre toit, son sang de vieux soldat eût monté comme la lave d'un volcan à son front, et sans hésiter, il nous eût quittés à l'instant même, eût-il été certain de mourir le même soir, sur le grand chemin, au pied du premier arbre venu.

Il nous racontait parfois ses aventures de guerre. Ses yeux brillaient alors d'un vif éclat, et caressant sa moustache, pendant son récit, il semblait rajeunir aux souvenirs d'un passé qui avait été bien cruel pour lui.

Un soir nous étions réunis dans sa chambre ; un bon feu flambait dans l'âtre, car il faisait un froid de chien. Le vieil oncle s'était mis un peu sur le côté de la cheminée, pour protéger sa figure de la chaleur du brasier, et renversé dans son fauteuil, il avait allongé les jambes, de façon à les chauffer le plus agréablement du monde.

Silencieux comme des sauvages, nous regardions les flammes rougeâtres qui léchaient la bûche, lorsque nous entendîmes le son long et sonore d'un cor de chasse.

Le vieil oncle se redressa vivement pour écouter, et retira sa pipe de ses lèvres.

Le son du cor s'en alla diminuant ; nous l'entendîmes encore une fois, puis tout rentra dans le silence.

Scrongnenieux, nous dit l'oncle, ce bruit de cor a reveillé un vieux souvenir dans mon cœur.

Un souvenir de guerre, mon oncle?

Oui, bambinos,...c'est ainsi qu'il nous appelait.... le

souvenir d'une aventure que je n'ai guère goûtée à l'époque. Du reste, de quoi voulez-vous qu'une momie comme moi se souvienne, sinon du temps qui a précédé le jour où il nous a fallu baisser pavillon devant ces gredins de yankees, et disant cela, il mâchonnait sa moustache grise. Ça été humiliant pour nous, ajouta-t-il, mais pas déshonorant, sacrebleu!

Quand le vieux drapeau est tombé, c'est qu'il n'y avait plus de soldats pour le tenir debout.

Contez nous votre aventure, mon oncle, et nous nous groupâmes autour de lui pour mieux entendre.

Je le veux bien bambinos.

Il aspira lentement une énorme bouffée de tabac qu'il renvoya avec force vers le plafond, et il nous raconta ce qui suit :

Il faisait diantrement froid, ce jour-là, dit-il. C'était au mois de décembre, et le temps était gris et brumeux. Nous chevauchions, mon ami Briquet et moi, dans le cœur de la pinière, et nos montures tiraient de la hanche et avaient la tête basse, car les pauvres bêtes trottaient depuis le matin, sans avoir mâché la moindre bouchée d'herbe.

Le chemin zizaguait parmi les grands pins dénudés de leurs aiguilles, et qui geignaient tristement pendant que les rafales du vent secouaient leurs branches.

Le soleil baissait rapidement, et préparait son lit dans les nuages dorés à l'horizon, le veinard, tandis que nous n'avions que la terre humide pour couchette, et comme consolation, que le souvenir d'un biscuit dévoré depuis le matin.

Mais ce n'était pas le pire pour nous, bambinos, car nous étions habitués à coucher à la belle étoile et à souper par cœur.

Ce qui nous tracassait, c'est que nous étions nous deux seuls, au beau milieu de la forêt, dans le repaire des Jay-hawkers, et nous savions que c'en était fait de nous si nous tombions dans leurs griffes.

Ces gredins-là étaient sans pitié pour les soldats, et sgrongnenieux, je dois avouer que nous ne cheminions pas sans inquiétude dans cette pinière. Aussi, nous inspections avec émotion chaque endroit touffu et suspect le long de la route.

Tout à coup, au détour du chemin, nous aperçûmes une maison, et grande fut notre joie lorsque nous découvrîmes, par l'enseigne que c'était une auberge.

L'hôtelier était un grand gaillard de six pieds, carré des épaules et bâti comme un hercule. Sa barbe en broussailles lui donnait un air farouche, et d'énormes sourcils ombrageaient ses yeux gris qui brillaient comme des escarboucles. Il était vêtu de peau de chevreuil. A sa ceinture était suspendu un coutelas, et il faisait jouer les ressorts d'une carabine qu'il tenait dans ses mains. Une casquette en peau de *chat-ouî* complétait son accoutrement.

Je regrettais déjà d'avoir mis les pieds dans cette auberge, lorsque le tartare nous dit avec un gros rire : " je vois que vous êtes soldats.

Oui, répondis-je.

Hum ! fit-il, il est malsain pour des soldats de voyager dans ces parages. Vous êtes ici dans le nid

des Jay-hawkers, et ces gens-là n'ont pas le cœur bien tendre pour ceux qui portent l'uniforme.

Il me sembla qu'il avait prononcé le mot *ici* avec une intention toute diabolique, et je sentis comme un petit frisson qui me passait dans le dos. Mais qu'y faire? Il fallait faire face le mieux possible à la situation, et feignant l'insouciance la plus complète, je lui répondis en retroussant ma moustache: Ah!.. Oui.. oui.. les Jay-hawkers... qu'ils viennent ils seront bien reçus.

Je dois encore avouer que mon cœur battait la générale dans ma poitrine quand je parlais ainsi.

Ma réponse parut le faire réfléchir, puis après un moment de silence, il me dit: que peuvent deux hommes contre dix, vingt, cent hommes. Ces gens-là sont nombreux comme les cheveux sur votre tête. Enfin, ajouta-t-il, ce sont vos affaires. Je ne pense pas qu'ils vous tracassent ici; vous pouvez être tranquilles à ce sujet. Vous aurez ici bon gîte et bonne table. Vos montures paraissent harassées, mais je n'ai personne en ce moment pour prendre soin d'elles. Mais à la guerre comme à la guerre; voici la clef de la grange. Vous y trouverez foin et avoine en abondance, et quand vous leur aurez donné leur picotin, revenez ici, et vous trouverez le souper servi.

Tout cela était bel et bon, mais ses paroles ne réussirent pas à détruire la mauvaise impression qu'il m'avait faite, et à diminuer mon inquiétude.

Nous n'avions pas tourné le dos pour aller à l'étable, qu'il sonna deux fois d'un cor de chasse que

j'avais vu accroché à un clou sur la galerie. Il sonna encore deux fois de ce maudit cor, mais cette fois-ci, avec les sons plus prolongés et plus sonores.

Plus de doute, c'était un signal, et le mécréant annonçait, aux Jay-hawkers, notre arrivée à l'hôtellerie.

Bambinos, si on m'eût saigné aux quatre membres, je ne crois pas qu'on en eût fait sortir une seule goutte de sang.

Je ne suis pas de ceux qui se disent étrangers à la peur. Si j'avais pu m'échapper de ce guet-apens, je l'eusse fait fait sans hésiter, mais où fuir? Ce signal n'avait-il pas donné l'éveil aux bandits de la pinière? Nous étions pris, pris comme des rats dans une ratière, et il ne nous restait plus qu'à vendre notre vie le plus chèrement possible.

Sgrongrenieux! j'avais plus d'une fois essuyé le feu de l'ennemi sans broncher, mais c'était en plein jour. Sur un champ de bataille, on tombe, c'est vrai, mais on y tombe avec honneur au moins. Tandis que là, dans cette maudite pinière où il faisait noir comme chez le diable, avec la certitude de mourir assassiné par des mécréants... Millezyeux! je m'en mordais les poings.

Mon ami Briquet sifflotait et ne disait rien, mais je voyais bien qu'il pensait comme moi.

C'est laid, me dit-il.

Ce n'est pas beau assurément.

Il faudra bien danser puisque nous sommes dans la danse, ajouta-t-il, puis il se remit à siffloter en faisant

jouer les ressorts de sa carabine et de son revolver.

Je fis comme lui ; — nos armes étaient en bon ordre, et nous étions décidés de leur donner la monnaie de leur pièce à ces mécréants

Chose assez drôle, bambinos, dès ce moment, je redevins calme et résolu, et nous marchâmes d'un pas ferme vers la maison, après avoir donné bonne provision d'avoine á nos montures.

L'hôtelier n'était plus là. Un nègre, espèce de factotum dans cet endroit maudit, nous reçut avec force salutations.

Le boss est parti en expédition dans la pinière avec quelques amis, nous dit-il, et vous prie de l'excuser. Du reste, il désire que vous vous installiez ici, sans façon, comme chez vous, et disant cela, il grimaça un sourire qui nous permit de voir l'ivoire de ses trente-deux dents.

Le moricaud jouait son rôle admirablement ;.. on lui eût donné le bon Dieu sans confession.

Nos doutes se confirmaient. Le mécréant avait été chercher du renfort ; il reviendrait dans la nuit avec ses amis pendant que nous serions plongés dans le sommeil, puis... couic.

Briquet sifflotait toujours. Nous échangeâmes un regard... nous nous comprenions. Il ne restait plus qu'à attendre les événements.

Un bon feu flambait dans l'âtre, et un repas copieux avait été servi pour nous. Le moricaud, son œil sournois et son ricanement qui me portait sur les nerfs, nous invita à nous mettre à table.

Nos estomacs criaient famine, et oubliant pour le quart d'heure que nous prenions, peut-être, notre dernier repas, nous mangeâmes avec un appétit d'enfer. Nous n'échangeâmes pas un mot pendant tout le souper.

Le repas fini, le moricaud nous dit que nous avions bonne chambre et bons lits où nous reposer. Il parut contrarié lorsque je lui répondis que pour des soldats comme nous, un lit était chose trop douillette, et que nous trouverions bien un coin où nicher pour passer la nuit.

Il nous fit un grand salut, et s'en alla.

Nous étions seuls dans l'hôtellerie, et maintenant que notre faim était apaisée, nos inquiétudes revinrent de plus belle. Nous avions allumé nos pipes, et nous regardions flamber les bûches dans l'âtre, plongés dans des reflexions qui n'étaient pas des plus gaies.

Briquet ôtant sa pipe d'entre ses lèvres me dit encore: C'est laid.

Je lui répondis par un signe de tête.

Si nous en échappons, ajouta-t-il, nous pourrons brûler une fière chandelle en l'honneur de notre ange gardien.

Malgré nous un soupir gonfla nos poitrines. Sgrongnegnieux, bambinos, il n'y a pas à dire, la mort était là qui ricanait autour de nous, et on ne regarde pas cette cruelle en face sans un petit frisson d'épouvante.

Pour comble de malheur, il faisait un temps abominable. Le vent sifflait dans les grands pins avec des

sons lugubres qui nous étreignaient le cœur. Nous nous demandions si demain naîtrait jamais pour nous. Il faut passer par une filière de cette espèce pour savoir ce qui vous trotte dans la cervelle dans ces moments-là.

Nous gagnâmes l'étable, et nous nous installâmes le mieux et le plus commodément possible pour nous préserver du froid qui augmentait toujours. Nous avions nos armes à nos côtés, attendant, le cœur serré, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, mais bien décidés de donner une réception militaire aux gredins de la pinière.

Quelle nuit, Grand Dieu!... Il nous semblait que les minutes étaient des heures, et le moindre bruit nous faisait tressaillir. Combien de temps cela dura, je n'en sais rien. Enfin accablés de fatigue, le sommeil nous gagna, et nous nous endormîmes profondément.

Je fus éveillé par un bruit confus de voix. Plusieurs personnes parlaient ensemble, et des rires se mèlaient à leurs paroles. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine, et je me dressai comme mû par un ressort.

Briquet, fis-je à mi-voix.

Je suis prêt, répondit-il, et j'entendis le clic-clic de la batterie de sa carabine qu'il faisait jouer.

Les personnes approchaient; nous pouvions presque comprendre ce qu'elles se disaient. Ils riaient, les mécréants, tandis que nos cœurs faisaient tictoc dans nos poitrines, car pour nous la mort était là qui ricanait à nos côtés, et le moment suprême était arrivé.

Nous distinguions maintenant le bruit de leurs pas.

Ils devaient être au moins une dizaine, et ils se dirigeaient vers la grange.

Où diable se sont-ils fourrés pour passer la nuit, dit l'un deux.

Dans le foin comme des lapins, je suppose, répondit un second, et tous de rire de sa saillie.

A ces paroles, mon sang ne fît qu'un tour dans mon cœur... Nous... Nous, des soldats... des lapins?... Millezyeux! Cette insulte me fit bondir, et je grommelai entre mes dents: vous verrez, mécréants, à quel genre de lapins vous aurez à faire. Briquet, lui, sifflotait tout doucement.

L'idée, dit un des mécréants, de coucher dans le foin de la grange, quand il y a de si bons lits dans la maison.

Oui, oui, pensai-je, de bons lits où vous auriez pu nous assassiner sans danger pour vous.

Bah! dit un troisième, coucher dans un bon lit ou coucher dans le foin, où est la différence si l'on se repose. Avec cela qu'ils doivent avoir pas mal besoin de repos, les pauvres diables. Laissons-les dormir en paix. Il est temps, du reste, que nous fassions comme eux. Bonsoir, voisins, bon sommeil.

Nous entendîmes de nouveaux éclats de rire, tandis qu'ils s'éloignaient chacun de son côté.

C'est une feinte, pensai-je... Ils ne se sentent pas assez nombreux pour nous dénicher de notre fort; ils reviendront en plus grand nombre, c'est clair.

Mais nous avions beau écouter, rien... plus rien. Nous n'entendions que le vent qui rafalait toujours dans les grands pins.

Par degrés, le sommeil s'empara de nous, et sans nous en a percevoir, nous nous endormîmes de nouveau.

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Le ciel était pur, le vent en avait chassé les nuages, et le soleil brillait avec éclat.

Ah! Bambinos, comment décrire ce que j'éprouvai de joie dans cette transition d'une inquiétude mortelle à la certitude que nous ne courions plus de danger, et que nous pouvions encore regarder avec espoir dans l'avenir. Lazare ressuscité ne dut pas être plus heureux que je l'étais. Comme notre pas était léger en allant à la maison, bambinos.

L'hôtelier s'était levé tard aussi, il faisait ses ablutions dans la cuvette d'étain au coin de la galerie.

Il nous reçut le plus civilement du monde. Décidément, il n'était pas aussi tartare qu'il en avait l'air.

Vous avez dû bien dormir, nous dit-il un peu goguenard; quelle diable d'idée d'aller geler dans le foin de la grange quand vous aviez ici bon feu et bons lits?

Nous donnâmes, assèz gauchement, nos raisons qu'il crut ou ne crut pas. Rien, du reste, n'indiqua qu'il ne nous croyait pas, si ce n'est un sourire un tantinet narquois.

Pendant que nous déjeunions, il nous dit que la nuit dernière il avait chassé le chevreuil au flambeau avec ses voisins, et tenez, ajouta-t-il, en nous montrant un énorme chevreuil suspendu à la branche d'un chêne, voilà le résultat de ma chasse.

Je compris alors ce que signifiaient les sons prolongés du cor de chasse qui nous avaient émus, et je remerciai Dieu d'en avoir été quitte pour la peur, avec la vie sauve.

Cela prouve, bambinos, que souvent dans la vie nous nous créons d'horribles fantômes qui s'évanouiraient aussi vite si au lieu de se laisser contrôler par la peur qu'ils inspirent nous avions le courage de nous assurer qu'ils n'existent que dans notre imagination malade.

Voilà ce que j'avais à vous raconter, ajouta le vieil oncle, mais gardez vous de répéter cette histoire où je ne joue pas le rôle d'un héros.

Lecteur, ce que je t'en dis est pour toi seul ; garde toi de le redire à ton voisin.

FELIX VOORHIES.

A PROPOS DE RIEN.

Par les rues étroites du Vieux Carré, se hâtant, d'une mine fatiguée, pressant le pas, courbant la tête sous une averse continue, les passants s'en vont, rentrant chez eux après leur dure journée de travail. Il pleut, d'une pluie drue et monotone ; les réverbères commencent à s'allumer, jetant des taches luisantes sur l'asphalte mouillé et donnant une couleur blafarde aux figures des gens pressés, attristés par le labeur quotidien, que renvoient, à la fin du jour, les magasins modernes, ces ruches que notre civilisation s'est plu à édifier dans les grandes villes du monde entier.

Le choix d'un sujet, histoire, récit, conte ou nouvelle, est chose en elle-même assez difficile, non pas que les sujets manquent, mais que dans le tas, il n'est pas aisé de trouver celui qui convient. Aussi me voilà accoudé à la fenêtre depuis bien une heure, cherchant ce sujet bienheureux, sur lequel je pourrais m'étendre, le dépeindre, en faire ressortir les détails et le présenter enfin, tout orné, à la critique bienveillante de Messieurs mes Collègues . . . .

Mais le sujet n'arrive pas, ou, plutôt, le choix ne se fait point; en somme, je me demande sur quoi, à propos de quoi pourrais-je bien écrire?

La pluie continue; c'est une de ces pluies froides de janvier, qui tombe sans trêve, de gros nuages que le vent du Nord nous apporte quelquefois. La neige qu'ils contenaient s'est fondue, et les grosses gouttes ressemblent aux pleurs de regret, versés pour les beaux paysages delaissés couverts d'un linceul étincelant, d'un chaste et pur manteau, au dessous duquel la nature sommeille dans la douce étreinte des flocons qui la parent et la caressent en l'endormant.

L'averse continue toujours; parfois fouettant les vitres sous la poussée du vent, striant la lumière. Par les tuyaux, l'eau coule en cascade, et ce bruit, monotone et régulier, assombrit le cœur et répand la tristesse. . . . .

Sous la clarté pâle et insipide d'un jour de pluie, le monde paraît d'une triste uniformité. C'est dans un pareil moment, que l'humanité se montre partout la même, avec ses chagrins, ses tracas, et ses

amertumes. Voyez ces gens qui passent, et dont l'unique souci est de regagner au plus vite leur logis. On se dirait à Paris, un soir de brume, lorsque d'mmenses fourmilières humaines se dispersent dès troupeaux de petits ouvriers, ceux sur lesquels se repose la grande société humaine, infimes anneaux dans la grande chaîne qui dirige le monde et maintient l'unité sociale. Ils se hâtent aussi, à pareille heure, l'asphalte brille sous les réverbères, et les trottoirs des grandes artères, la Rue de la Paix, rue Castiglione, Avenue de l'opéra, sont encombrés par une multitude se hâtant vers les omnibus, ou vers ces trous béants du Moloch moderne qui est le métropolitain. Les midinettes s'arrêtent bien volontiers devant les grands étalages des bijoutiers, mais les écrins ont beau ruisseler de feux étranges, s'allumer de couleurs chatoyantes, ou jeter d'une note ironique le cri de leur faste et de leur volupté, elles marchent, les pauvres petites, traînant leurs simples robes de quatre sous, sous la pluie et le froid, vers le " métro " qui les transportera à leur humble logis et leur maigre souper. Car c'est par un temps d'averse que la pauvreté s'accentue et fait courber l'échine, que la richesse se pavane dans son luxe et son dédain, et que le prolétariat se secoue, impuissant, dans les mailles qui l'étreignent.

Par ce temps sombre, où tout revêt une teinte morne, à travers les stries de l'ondée, agacés par le clapotement incessant des gouttes qui tombent, se ruent pêle-mêle les anciens souvenirs. Voilà pourquoi ce temps triste et douloureux prend un charme particulier pour ces

âmes délicates et tendres qui passent sur le grand chemin de la vie humaine, seules et isolées, pour ces jeunes filles qui gardent l'éclat clair et pur de leur sentiments tendres, et qui descendent doucement la pente qui conduit à la vieillesse en gardant á jamais un sourire enfantin. Suaves et discrètes, elles ne recèlent que les souvenirs chéris de quelque premier amour, de cette floraison printanière, exquise pendant quelques jours mais qui jonche le sol de sa neige aux premières ardeurs de l'été. Cela tient au fait que la pluie a le don de faire revivre la poésie ; c'est donc le moment chéri de ces âmes poétiques, qui devant la monotonie universelle de la nature, se replient en elles mêmes, et dans le fond douillet du plus intime de leur cœur, repassent en souriant les incidents de leurs vies passées. On peut les diviser en deux catégories. Les unes, pareilles aux fleurs délicates qui charment et parfument les serres, penchant leurs corolles irisées vers l'air frais et pur, qui vient par moment les balancer sur leurs frêles tiges avec le doux murmure de la campagne ouverte, celles-là sont les désenchantées ; elles passent leur vie en regrettant le ciel bleu, la rase contrée, et la vie en plein air. D'autres, au contraire, jouissent d'un bonheur caché et durable, et, comme ces fleurs bleues que l'on rencontre blotties dans la mousse à la lisière d'un bois, ou, mieux encore, comme le serpolet de la montagne, elles répandent autour, du fond de leur cachette, la paix, l'affection, et le bonheur; celles-ci sont vraiment heureuses.

Evidemment il pleut toujours ; il se forme dans la rue des processions de parapluies pareils à d'énormes champignons monstrueux et carnavalesques, qui vont, viennent et s'entrecroisent; on dirait un sabbat de sorcières jetant un mauvais sort sur l'humanité en pleurs. A travers les ondées, les lumières électriques brillent d'un ton étrange et rendent plus jaunes et tristes les becs de gaz scintillant sur les devantures ou derrière les volets. L'œil se porte sur un prisme colossal, presque sur un miroir, un de ces miroirs magiques qui, autrefois, faisaient revivre le passé ou montraient l'avenir. Cette eau qui descend, venue d'on ne sait où, a quelque chose de mystérieux et de navrant.

Je me souviens, parcourant les rues désertes de Pompéi par un jour de pluie. Les torrents balayaient le forum désert, le théâtre éventré, humectant les fresques et ruisselant sur les pavés qui portent encore les traces des chars romains. Le long des murs, imposants et nus, brunis par l'âge et la cendre qui les avaient longtemps revêtus, je passais, me hâtant, croyant voir à chaque carrefour surgir quelque vieux Romain, la toge relevée sur la tête, les sandales clapotant dans la boue, bravant les intempéries du temps. Quelle sensation étrange et indicible que celle que ressent un voyageur moderne en parcourant, par un temps pluvieux et sombre, cette vieille cité des morts ; momie romaine, où la vie semble s'être arrêtée subitement dans un anévrisme social. La brume recouvrant la ville, les ondées empêchant l'œil de saisir les détails du squelette d'une société et d'un

peuple à jamais disparus, permettent de se reconstituer un renouvellement de cette ancienne vie, dont l'histoire nous rapporte les fastes et les grandeurs. Et ce qui prête encore plus à l'illusion, c'est qu'étant logique que les rues soient désertes un jour pluvieux, il était aisé de se figurer les maisons habitées. De fait, voici au coin un marchand de vin. La table découpée par ronds, pour recevoir les amphores, les contient encore; les bancs portent les traces des jarres et des bouteilles; on dirait que le vendeur s'est réfugié sous quelque auvent, laissant son commerce à l'honnêteté du passant. L'eau ruiselle dans les impluviums avec des petits bruits de cascade, la maison des Vettii est fermée; seule, la loge du concierge reste ouverte, et un pauvre diable accroupi peut facilement passer pour l'esclave, portier de la demeure. Ce sont des impressions ineffaçables, qui restent pour la vie.

Quittons Pompéi, et laissons notre imagination nous transporter sur le haut du Righi, en pleine Suisse, un jour de pluie et de nuages. Quel beau spectacle! les nuées passent vite; vous êtes enveloppé dans un épais brouillard qui cache même l'hôtel qui n'est pourtant qu'à cinquante pas: Les marchandes de menues curiosités se blottissent sous leurs ombrelles, leurs figures gercées par le grand air, se perdant dans l'épaisseur du nuage qui s'avance; on se sent séparé du monde comme dans un temps où la terre se formait sous l'égide immense des vapeurs célestes. Soudain arrive une éclaircie, et, là-bas, au fond, un enchevêtrement de montagnes, des pics immenses qui se suivent

dans une irrégularité sublime, lancent l'éblouissement incomparable de leurs cimes colossales à jamais couvertes de neiges éternelles. C'est dans de tels moments que l'homme se sent petit, misérable atome dans la coordination sublime et effroyable de la nature qui l'environne.

Dans le fond des Pyrénées, cette chaîne de montagnes pittoresques et si historiques, qui séparent l'ancienne Navarre de la fière Espagne, je gravissais une montagne hérissée de sapins par le bas, et couverte d'immenses blocs de rocher sur le faîte ; un orage me surprit à mi-chemin ; je me réfugiai dans une cabane de pâtre, pauvre masure faite de pierres de toutes dimensions, que le lichen et la mousse joignaient, en guise de mortier. Ces pauvres cabanes juchées sur les flancs des montagnes, parfois vieilles de centaines de siècles, qui ont vu passer les Sarrasins, les Francs et les Romains, qui suintent la vieillesse et la tradition, et dans la poussière portent l'empreinte des anciens guerriers. Il pleuvait en bas dans la vallée, seul nous arrivait encore le bruit monotone du gave roulant au fond, se ruant impétueux sur son lit de pierres. Le troupeau de brebis se tenait coi, attendant la tempête ; en haut, la cime du mont se coiffait graduellement d'un chapeau de nuages d'abord vaporeux et légers, mais se noircissant à mesure. Alors le tonnerre éclata, et sa voix terrible roula entre les montagnes avec un crépitement profond et terrible, augmentant de volume quand chaque crête en répercutait le son. Graduellement les nuages montaient, nous enveloppant de leur

manteau gris et doux et d'une teinte uniforme, qui pesait sur nous avec une tristesse sans bornes. Le pâtre alors chanta une vieille mélopée à rythme étrange, à refrain finissant en mineur, un refrain syncopé, saisissant, qui mettait la mort dans l'âme. Quelle peuplade à jamais disparue avait jadis improvisé ce chant. Quel chanteur en manteau de peaux l'avait fait vibrer en guerre contre les Vascons venant de l'Espagne, mettant dans le cœur des siens, de ces vaillants montagnards, l'amour de leurs familles et l'ardeur au combat. Et cet homme qui chantait, était un descendant de ces anciens peuples qui habitaient ces montagnes quand les Gaulois avaient à peine conquis la France. Je me sentais transporté à une époque antérieure, préhistorique ; cet homme en béret réincarnait un ancien guerrier; sa houlette, une vieille lance, et son bâton, un rugueux javelot.

Dans cette immensité, où l'œil de l'homme arrive à mesurer le vol de l'aigle, où, seuls, l'izard et l'ours se disputent la suprématie, le regard s'abaisse jusqu'aux profondeurs bleuies des vallons, d'où les fiers clochers parfois percent la brume, comme des îlots étranges émergeant d'une mer mollement confuse. Autour s'étend la désolation d'un monde primitif et désert ; blocs erratiques, monceaux de cailloux, rochers surplombants, ça et là quelques maigres hêtres ou sapins, rayant d'un vert sombre la teinte grise et neutre qui environne ; en haut, les neiges éternelles couvrant les assises supérieures, adoucissant les crêtes et tranchant d'un blanc éclatant le bleu intense du ciel. Dans ces

solitudes, l'âme se sent toujours transportée, éloignée d'un terre à terre commun, élevée dans des régions supérieures, et transfigurée par le contact de l'immortalité.

Vous êtes-vous jamais assis sur votre balcon, dans notre chère cité du Croissant, où le vieux monde frôle le nouveau, et les sèves ardentes des tropiques s'atténuent sous le vent frais des régions tempérées? Avez-vous jamais assisté, de là, à ce spectacle grandiose d'une pluie d'été? Ces pluies chaudes qui semblent des cataractes venant du ciel, et qui tombent droites, sans trève, d'une régularité monotone; des pluies primordiales qui brûlent et vivifient, faisant pousser la verdure et croître les plantes à vue d'œil, avec une force inconnue des régions froides? Ce n'est pas de l'eau qui somble inonderla terre; c'est une manne, une semence, une pluie de vie, comme elle devait tomber sur la croûte terrestre, dans l'âge tertiaire, à l'époque carbonifère, l'époque des grandes plantes et d'immenses fougères; c'est le travail sourd de la terre, se hâtant pour produire la vie; et cette atmosphère chaude et lourde, imprégnée des émanations terrestres qui montent vers vous, c'est la vie qui se reproduit, le travail gigantesque, incroyable, monstrueux, acharné d'une reproduction d'un monde; contrairement au sentiment élevé et dégagé qu'on ressent sur la montagne, on devient inquiet et nerveux sous la poussée irrésistible des fluides qui vous attirent, vous enlacent et vous entourent dans un enchevêtrement de vie, de jeunesse et d'élans, et vous laissent abattu,

morne, irrité, affaibli par le travail sublime de la nature qui se fait autour de vous.

Mais, après tout, ne sommes-nous pas nous-mêmes les jouets d'une répétition constante de phénomènes qui nous entourent? La pluie d'été avec sa force régénératrice, n'est-elle pas une réplique des pluies d'antan quand le monde se formait? Autour de nous tout est semblable, tout, au fond, redevient la même vieillerie humaine, quoique parée sous des oripeaux divers.

Toutes les villes sont pareilles un jour de pluie. Les besoins ou bien les tristesses humaines rapetissent l'homme et rabaissent son orgueil; dans les besoins, il fraternise avec son semblable; dans les tristesses, il sympathise avec lui.

J'aperçois en face de ma fenêtre un gros gaillard, les joues rouges comme des pommes et les cheveux d'un noir de corbeau; il ressemble étonnamment à un brave garçon que j'entendis, un jour, chanter la Marseillaise à tue-tête sur la Place Royale de Pau. Vous connaissez Pau? Ville charmante n'est-ce-pas? Venez donc avec moi faire un tour sur les côteaux riants de Jurançon. Nous sommes en plein avril; allons déjeuner, ne vous déplaise, là-bas, dans une petite auberge que je vous recommande; et n'oubliez pas, je vous en prie, d'ajouter un bon carafon de vin de Jurançon. Ah! le bon vin! de l'ambre liquide, mesdames, qui épanouit le cœur, fait tressaillir de joie, et répand le bonheur dans l'âme, en vous ouvrant les portes du paradis. Mais voici une petite pluie d'avril;

ce n'est rien, je vous assure. Tendre et douce comme l'haleine d'un enfant, enbaumée comme un zéphyr des Indes, elle vous asperge en souriant, et le chevrefeuille et le réséda la saluent et lui répondent par leur odeur doucement vanillée. Oh ! la petite pluie d'avril dans les campagnes françaises, où, sous la treille, les gouttelettes s'amusent à vous poursuivre, où les pampres des vignes surchargés brillent plus que s'il étaient couverts de perles et de diamants. Non, ne me parlez pas de la vie factice des villes ni de l'entraînement mondain de notre civilisation moderne, mais allons plutôt là-bas, sur ces beaux coteaux de Jurançon un jour, quand avril laisse tomber ses larmes de joie sur l'émail chatoyant des fleurs qui naissent, et vous caresse les joues sous une ondée légère, suave et fraîche, qui vous enbaume le cœur, et vous met une onction suprême dans l'âme, qui vous fait rêver d'un rêve de jouissance et de bonheur, tandis que votre regard parcourt les prés enbaumés, les vertes futaies, et s'étend jusqu'aux cimes lointaines et neigeuses des Pyrénées.

De Pau à Lourdes, ce n'est qu'une promenade. Vous descendez le grand boulevard qui mène à la Basilique, vous contournez à droite les grands escaliers, vous passez les piscines et vous voilà devant la Grotte. Elle ne vous saisit pas d'abord, vous qui êtes blasé sur les merveilles du monde; mais restez-y-un peu, mettez-vous près de ces bancs rangés parallèlement devant le grille et regardez. Dans ce trou, noi.ci par des milliers de cierges, vous voyez au fond un autel ; en

haut, à droite, une Vierge dans la niche, ou l'Apparition se manifesta, autour et partout dans la Grotte, des cierges qui brillent, piquant de leurs petites étoiles l'obscurité du lieu. Les pèlerins rentrent dans la grotte par la porte de droite, et ressortent par la gauche; ce chant lugubre et solennel qu'ils entonnent vous étreint et vous saisit; votre gorge se sent pressée comme par un étau, et les larmes coulent à ce spectacle de foi divine. Du haut du rocher surplombant, une touffe de lierre descend, un rideau naturel, cachant, de sa teinte neutre, l'arrière-plan de cette scène inoubliable. Je suivis un groupe de pèlerins jusqu'à la grotte un jour de pluie. Un chant beau et grave retentissait, scandant le pas des dévots, et là, devaut la grille et la statue de l'Apparition, les femmes priaient a genoux, les bras en croix, hynotisées, absorbées dans une transe religieuse, la figure crispée, murmurant une prière intérieure; et sur elles, la pluie tombe fine et silencieuse, mouillant les coiffes, coulant des chapeaux, mais ne pouvant en rien arrêter l'ardeur et la foi des pèlerins. Sanctuaire inoubliable et indescriptible, majestueux et simple, grandiose et naïf. Nul qui t'as vu ne peut t'oublier, car, dans ton antre béant, sont gravés des milliers de vœux, et les brises qui agitent tes lierres sont les soupirs que des multitudes d'âmes exhalent vers toi.

Pourquoi en pensant à Lourdes, mes idées flottent jusqu'à Venise, et se balancent à la dérive sur les lagunes et les canaux de la cité royale qui, fièrement, domine l'Adriatique? C'est que le sentiment d'extase

religieuse dégénère souvent dans une contemplation béate et tranquille des beautés qui environnent et dont on est saisi. Les grandes passions qui déchirent le cœur ou le transportent, le plongent dans un abîme de désolation, ou bien, l'élevant, ravi, au plus haut des cieux, ont pour conséquence fatale d'inoculer en nous une soif de bonheur tendrement discret, de joie pure et sans mélange, qui assouvit le cœur et le repose de ses rudes élans. Et voilà pourquoi après ces enivrements spirituels qu'on éprouve à Lourdes, cette transmutation du cœur en fournaise ardente de dévotion et de foi, il est bon, dis-je, comme un baume efficace, de se transporter vers la perle de l'Adriatique, vers cette belle et triste Venise qui cache de son grand châle sa robe defraîchie, et soutient d'un vieux peigne édenté sa chevelure opulente et dorée. Sublime dans sa fierté, orgueilleuse de son passé, elle resplendit encore de ses anciens palais, à devantures rehaussées de marbres précieux, aux pieux d'attaches bariolés et portant d'anciennes armoiries. Le gondolier, qui rame derrière quelques nouveaux riches, se découvre, en nommant d'une voix mélodieuse les noms de ces anciens doges qui faisaient autrefois trembler de peur les rives de la Méditerranée. Et que ceux de vous qui veulent rêver et laisser leurs âmes nager dans une mer de délices et de douces émotions, qu'ils viennent avec moi, une soirée de fiacolata, quand tout Venise s'illumine de lampions, et brille de feux rouges et verts, qu'ils viennent s'installer au fond d'une gondole noire glissant doucement sur le Grand Canal, au bruit

étouffé de centaines de rames qui plongent dans l'eau à mesure! qu'ils écoutent d'une oreille attentive, les chants mélodieux qui surgissent de part et d'autre au plaintif accompagnement de mandolines, et qu'ils admirent, en passant, ces grands palais, qui surgissent tout à tour dans le cercle des lumières plus intenses de la parade, comme des monuments d'un glorieux passé. Dans la clarté équivoque de la nuit et sous les lumières vacillantes des torches que portent les barques et les gondoles, ces vieilles maisons se parent de toute la gamme des couleurs intenses; entre le bleu noir du grand canal sillonné par tant d'embarcations, et le bleu pâle du beau ciel de Venise, se jouent des ors fauves, des jaunes rutilants, des rouges ardents, et des violets sombres. Par les fenêtres entr'ouvertes, le regard se glisse et pénètre dans les vieux salons aux plafonds richement sculptés, aux lambris dorés, aux fenêtres dont les cadres sont faits de pierre si finement taillée qu'on dirait un rebord de dentelle. Là, viennent s'appuyer avec des gestes fins et gracieux, des gestes d'anciennes marquises, des silhouettes charmantes, la tête ombragée d'une mantille, pensant, elles aussi, au temps jadis, enivrées de toute cette poésie qui les environne.........

Décidément, il est, ma foi, impossible de choisir un sujet, par un soir triste de janvier, quand la brume et la pluie nous rendent plus tristes encore. Voilà bien une heure que je cherche ce sujet sur lequel je dois écrire, fidèle à ma promesse donnée à notre très bienveillant et très charmant président. N'ayant pu en

choisir un, j'ai laissé mon imagination vagabonder, cueillir d'anciens souvenirs, revivre le passé, et sous l'ondée qui tombe, jouir encore une fois de certaines images qui me sont chères ; et si je n'en rapporte, ici, qu'une maigre ébauche, quelques traits chétifs et difformes, lancés au hasard, au fur et à mesure qu'ils renaissaient, dans mon âme assombrie par le temps, j'en demande excuse à Messieurs mes Collègues, car, écrire sur les choses passées de la vie, c'est écrire sur la fumée qui se disperse à l'horizon, le chant de l'oiseau déjà enfui, le parfum de la rose déja fanée, c'est écrire à propos de rien.

U. MARINONI, JR.

Les Antiques Forêts de la Gaule.

O lugubres forêts ! vous dont les sombres voûtes
Servirent de refuge aux premiers des humains;
Vous vîtes s'aguerrir pour braver les Romains,
Une race qui fut valeureuse entre toutes !

Dans ces vastes forêts où jamais le soleil,
Ne vint de ses rayons caresser la verdure,
Les Gaulois adoraient la grossière structure
D'êtres hideux frappés d'un éternel sommeil.

Couvertes de lichens, ces idoles de pierre
Avaient pour sanctuaire un dôme de rameaux,
Et les ans leur donnaient l'aspect de ces tombeaux
Qu'on voit dressés au fond de maints vieux cimetières.

O druides! pourquoi ce culte ténébreux
Qui jeta la terreur dans la Gaule celtique?
Ne pouviez-vous offrir au Teutatès antique
Que de pauvres captifs jouets d'un sort affreux?

Ces prêtres empruntant une pose savante,
Marchaient avec le sceptre et la faucille d'or,
Le front ceint d'un bandeau qui rehaussait encor
Leur terrible pouvoir répandant l'épouvante.

En pompe ils s'en allaient cueillir le gui sacré,
Puis venaient déposer la branchette bénie
Sur l'autel où râlait en proie à l'agonie,
Celui qu'ils immolaient à leur dieu exécré!

Que de fois s'échappaient de ces antres funèbres
Des cris de désespoir, des hurlements affreux;
Tandis que des clameurs dont frémit plus d'un preux,
En sinistres échos mouraient dans les ténèbres.

Ni le vol de l'oiseau, ni le souffle des vents
Ne troublèrent jamais le lugubre silence
De l'horrible forêt, foyer de pestilence,
Où l'odeur des tombeaux suffoquait les vivants!

O valeureux Gaulois! guerriers aux faits sublimes,
Ce culte vous jeta tout tremblant de terreur
Aux pieds de ces faux dieux, inspirant moins d'horreur
Que ces prêtres souillés du sang de leurs victimes!

C. G. Rivot.

Nouvelle-Orléans, le 1er Juillet 1907.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane :

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Vendredi, 24 mai 1907 à 7½ heures du soir.

Réunion appelée avant la fête annuelle.

Après suspension des règlements, M. Sébastien Roy, est élu membre actif à l'unanimité des voix.

L'ajournement est ensuite prononcé.

L'Athénée adopte comme procès-verbal de la fête du 24 mai, l'élogieux compte-rendu que l'Abeille de la